

—Ainsi mes ennemis ont découvert ma présence à Paris,—dit le comte Yvan avec mélancolie quand le juge d'instruction eût terminé son récit,—non contents d'avoir assassiné ma mère d'abord, mon père ensuite, ils veulent que je succombe à mon tour pour m'empêcher de les frapper quand sera venu le jour de la justice ?...

—Combattant pour leur propre peau, ils seront sans merci ! ! Nous veillerons sur vous, mais de votre côté veillez ! !

—Nous n'avons d'autres indices que ceux, bien vagues en somme, résultant des paroles surprises par Mme Rosier.

—Sans doute, mais nous sommes avertis, ce qui nous rend forts... Soyez sans cesse sur vos gardes, je vous le répète. Ne vous exposez point aux coups d'invisibles ennemis... Sortez le moins possible... Et, tenez, il me vient une idée... Je puis mettre une chambre à votre disposition... Acceptez pour quelques jours l'hospitalité que je vous offre cordialement... On ne viendra pas vous chercher ici, j'imagine ! Eh bien ! est-ce convenu ?

—Merci d'abord, merci, mille fois, de cette proposition bienveillante qui me touche jusqu'au fond du cœur...

—L'acceptez-vous ?

—Peut-être l'accepterai-je tout-à-l'heure... cela dépendra de l'entretien que nous allons avoir ensemble... Mais un mot encore au sujet des deux misérables qui se nomment Lartigues et Verdier...

—Que voulez-vous savoir ?

—Est-on allé toucher chez Rothschild le chèque de cent mille francs remis par l'envoyé russe à mes futurs assassins ?

—Oui... Mme Rosier n'a pu parler que dans la journée, et dès l'ouverture de la caisse le chèque était présenté et payé.

—Sait-on qui a touché ?

—Un muet, ou du moins un personnage jouant le rôle de muet, car à une ou deux questions adressées par le caissier il a répondu en écrivant sur une ardoise dont il était muni.

—Ah ! ça, c'est une bande organisée ! !

Oui, certes, et organisée avec une habileté vraiment diabolique !...

—Les misérables parviendront-ils toujours à nous échapper ? ?

—J'épère bien que non ; mais, en présence de cette diabolique habileté dont je vous parlais, il y a malheureusement place pour le doute... Encore une fois, veuillez bien sur vous ?...

—Je veillerai, et malheur à l'homme, quel qu'il soit, que je soupçonnerai d'être leur émissaire !... Permettez-moi maintenant d'aborder le sujet qui m'amène...

—Je vous écoute à mon tour...

—Je suis bien jeune, monsieur de Gibray,—commença le comte Yvan ; je ne me reconnais donc le droit ni de vous questionner, ni de vous conseiller, et cependant je vais faire l'un et l'autre, et j'aurai pour excuse la profonde amitié que m'inspire votre fils...

Le juge d'instruction tressaillit.

—C'est d'Albert que vous allez me parler ? demanda-t-il.

—Oui.

—Et sans doute aussi de celle qu'il aime ?

—Surtout de celle qu'il aime... Je sais que vous chérissez Albert, je crois que vous donneriez votre vie pour le sauver, pour le voir heureux...

—Je la donnerais sans un regret ! Dieu m'en est témoin ! ! s'écria M. de Gibray.

—Ainsi vous lui sacrifieriez tout ?

—Tout au monde ! !

—Même votre haine pour Valentine Bressolles, haine dont j'ignore et dont je veux toujours ignorer l'origine !...

M. de Gibray regarda le Russe bien en face, et répondit d'une voix lente et sourde :

—Pourquoi me demandez-vous cela ?...

—Parce qu'il faut que je sache si, Albert guérissant, vous consentiriez à lui voir prendre pour femme Marie Bressolles... Voilà ce qu'il faut me dire nettement, franchement, sans arrière-pensée de revenir sur votre

promesse quand vous verrez votre fils hors de péril et debout !... Voilà ce que je vous supplie, non seulement de me dire, mais de me jurer ! !

—Encore une fois, pourquoi exiger de moi ce serment ?

—Parce que vous tenez dans vos mains la vie de deux êtres bons et charmants entre les plus beaux et les meilleurs, et qui mourront si vous ne les réunissez pas ! Tenez, M. de Gibray, lisez cette lettre...

Et le Russe tendit au juge d'instruction la lettre écrite par Marie Bressolles à Albert

XXIX

M. de Gibray reçut des mains du comte Yvan la lettre que nos lecteurs connaissent, et la lut avec une émotion qui mit dans ses yeux de grosses larmes.

—Pauvre enfant ! pauvre ! murmura-t-il ensuite. Comme elle l'aime !...

—Vous la plaignez, n'est-ce pas ? demanda le jeune Russe très ému lui-même.

—Est-il possible de ne pas la plaindre ?...

—Je ne sais ce qu'est Mme Bressolles, reprit Yvan, et je ne désire point le savoir, mais j'ai la certitude que, mère dénaturée, elle n'éprouve pour sa fille aucun sentiment d'affection... J'ai la certitude que, jalouse de sa jeunesse et de sa beauté, elle veut l'éloigner à tout prix, quitte à la sacrifier, et qu'à cette enfant qui se meurt d'amour pour Albert elle est prête à imposer un mariage odieux.

—Un mariage ?... répéta le juge d'instruction.

—Oui.

—Je la croyais malade... bien malade...

—Elle l'est, en effet, mais qu'importe cela à cette mère sans entrailles !...

—On la mariera quand même. C'est résolu, je le sais. Eh bien, monsieur de Gibray, il faut faire une bonne action, il faut arracher Marie Bressolles à la mort, en lui donnant pour mari votre fils qui, certain que vous consentez à son mariage, voudra vivre, et par conséquent ne se laissera plus mourir.

Albert s'élance mourir ! ! s'écria le magistrat atterré.

—Je l'affirme... A vous seul appartient de le sauver en lui rendant l'espoir qui lui donnera la force et la volonté...

—Vous ne lui avez pas montré cette lettre ?...

—Je m'en suis bien gardé !... Dans l'état de faiblesse où il est, l'émotion l'aurait achevé !...

—Tout cela est horrible !... balbutia M. de Gibray en prenant sa tête dans ses mains avec désespoir. C'est cette misérable femme qui, non contente de tuer sa fille, tue mon fils en même temps !... Si cette femme n'était pas là, j'irais à l'instant demander à Mme Bressolles la main de Marie pour Albert.

—Allez-y quand même ! ! répliqua le Russe avec feu. Oubliez tout pour vous souvenir seulement de ces deux choses : qu'il faut qu'Albert vive et qu'il faut arracher Mme Bressolles aux mains de Maurice Vasseur...

—Maurice Vasseur ! ! répéta M. de Gibray.

—Oui, c'est le mari qu'on lui destine... Et hâtez-vous, car bientôt il serait trop tard...

—Mais l'amour ne tue pas seul mon enfant... répliqua le juge d'instruction. Le médecin qui le soigne l'a déclaré...

—Eloignez ce médecin et confiez-vous à moi ! Je réponds de tout si vous me jurez que vous donnerez à Albert, Marie Bressolles pour femme, quand il aura recouvré force et santé...

—Eh bien ! oui, j'oublie tout, haine, mépris, colère... s'écria le juge d'instruction entraîné par la tendresse paternelle. Si Marie Bressolles devient ma fille, elle ne verra jamais sa mère... Sauvez mon fils, et j'irai demander pour lui la main de Marie Bressolles, je le jure !...

Le jeune homme tendit les bras au magistrat en s'écriant :

—Embrassez moi, monsieur de Gibray ! Albert sera sauvé !...

Les deux hommes s'embrassèrent avec effusion.

—Maintenant,—reprit le comte Yvan,—j'accepte

l'offre que vous m'avez faite... Je viendrai vivre auprès de vous pendant quelques jours, et de cette façon je pourrai sans cesse veiller sur votre fils.

—Répétez-moi que vous le sauvez...

—Oui, je vous le répète avec une absolue confiance... Je vais voir Albert...

—Je vous accompagne...

—Pas en ce moment, je vous en prie...

—Pourquoi ?

—Je désire me trouver seul avec lui.

—Dinerez-vous avec moi ?...

—Non... Après ma visite qui sera courte j'ai besoin de sortir afin d'aller au Grand-Hôtel, de préparer une valise et de l'apporter ici... Ce soir je deviendrai votre hôte...

—Je vais donner des ordres pour que la chambre qui vous est destinée soit prête.

Le comte Yvan entra chez le malade.

En franchissant le seuil il avait le visage joyeux, les lèvres souriantes.

Albert lui tendit les deux mains, en disant d'une voix faible :

—Vous voilà ! ! enfin ! !

—Comment allez-vous, cher ami ? demanda le Russe.

—Je vais comme un homme qui vient de s'ennuyer mortellement... Toute une journée sans vous voir ! !

—Je m'occupais de vous, mon ami...

—De moi ! !

—Oui.

—N'êtes-vous point allé à l'Exposition, ainsi que vous m'aviez témoigné l'intention de le faire ?...

—J'y suis allé... et j'y ai rencontré une personne que vous connaissez beaucoup...

—Qui donc ?

—Je vous le dirai, mais à une condition.

—Laquelle ?

—C'est que vous me promettrez de réagir vigoureusement contre toute émotion trop forte...

Albert, tremblant de tout son corps, s'écria :

—Vous avez vu Marie...

—Oui... mais calmez-vous...

—Je suis calme... je vous jure que je suis très calme ! Ainsi, vous l'avez vue ?

—Oui...

—M'aime-t-elle toujours ?

—Toujours et plus encore...

—Elle vous l'a dit ?...

—Elle n'a pas eu besoin de me le dire... Je l'ai compris à l'expression de ses regards quand il a été question de vous...

Albert crut voir le ciel s'entr'ouvrir devant lui.

Un radieux sourire vint à ses lèvres.

Il reprit :

—Marie était à l'Expression... Elle va donc tout à fait bien ?...

—Elle est souffrante encore, et très faible, mais il y a beaucoup de mieux... Elle guérira certainement...

Albert, saisi d'une soudaine tristesse, baissa la tête sur sa poitrine ; ses yeux devinrent humides ; il balbutia d'une voix sourde :

—Elle guérira, et moi je meurs...

—Que signifient ces idées absurdes ? demanda le comte Yvan d'un ton presque sévère. Le seul danger pour vous résulte de votre imagination frappée... Pour recouvrer la santé très vite, vous n'avez qu'à le vouloir...

—A quoi bon le vouloir ? dit Albert d'un ton de découragement profond.—à quoi bon vivre ? Ma vie n'a qu'un but... Vous savez quel est ce but, et vous savez aussi que je ne l'atteindrai point...

—Peut-être !...

Albert secoua la tête et murmura :

—Jamais Marie ne sera ma femme...

—Peut-être !... répéta le comte.

Le fils du juge d'instruction regarda son interlocuteur avec surprise.

—Parlez-vous sérieusement ? demanda-t-il.

—Très sérieusement.

—Tous croyez que mon mariage avec Marie Bressolles deviendra possible ?

—Non seulement je le crois, mais j'en suis sûr oui, vous épouserez celle que vous aimez, mais pour cela il faut placer en moi une confiance absolue, avoir

la ferme
rien, quoi
voyiez aut
—Je le
vous ne p
à mon pèr
—Si cet
—Que c
—La v
que le jou
pleine san
les la mai
—Vous
—Je le
Cette fo
Le cœur
désordonn
Son vis
d'une pâle
Le jeun
ler et per
Yvan n
prévoyait
surprise.
Il imbil
tempes d
sitôt.
—Vous
mon cher
quelque c
émotions,
—La jo
me,—et c
je veux vi
fort...
—Pour
—M'ab
—Oui,
—Aujou
—Ce so
Le com
de l'appar
ture et se
La mais
demeure c
devaient é
Il entra
demanda
des hui
—Le d
—Oui,
—Je sa
Le com
quette, d
et appuya
porte à de
de cuivre.
Un dom
au comte
—Le d
—Oui,
—Puis
—Oh !
teur a qu
personnes
trier et pr
—Non...
docteur...
—A l'im
Yvan s'
Louis XIV
cuir gaufr
Son att
Au bout
—Mons
Et il int
vail meub
vère.
Un gra